

Le secret de monsieur Widerberg



Premières et dernières pages
signées
Yves Rochon

Avec la collaboration et la complicité de
Nancy Gauthier
Andrea L-T
Danielle Lafrance
du collectif *Les Sursauts d'Inspiration*

XVII^e course à relais — Hiver 2023
Collectifs d'écriture de récits virtuels
de l'Outaouais (CERVO)

Avril 2020

« Une année de marde ! » Tania ne cesse de se le répéter... Ça tourne en boucle dans sa tête et on se l'écrit entre amies lorsqu'on « chat » sur les réseaux sociaux.

Tania file un mauvais coton : mesures sanitaires, confinement, couvre-feu, sa première année de CÉGEP pourrie par les cours en ligne. Du travail d'équipe par Zoom ? Une vraie « joke » ! Pu le droit de voir ses amis, ni même sa grand-maman bien-aimée confinée à sa résidence. Autre coup dur : Tania vient de recevoir un courriel du camp d'été où elle a travaillé ces deux dernières années. On l'informe qu'en raison des mesures sanitaires en vigueur le camp a été annulé. « Une année de marde, vraiment ! »

Début juin 2020 :

— Allô ?

— Allô, ma belle Tania, c'est mamie Gisèle. Ta mère m'a dit que ça va pas fort de ton bord ?

— Ouin... Pour toi non plus, mamie, c'est pas facile !

— Cette COVID, c'est pas drôle pour personne... Mais là, j'ai une bonne nouvelle pour toi !

— Une bonne nouvelle ?

— Imagine-toi donc que certaines activités récréatives vont reprendre à la résidence, avec l'assouplissement des mesures sanitaires, on va pouvoir enfin côtoyer nos voisins ! Le directeur, monsieur Alain, a obtenu encore cette année du financement pour embaucher deux étudiants. Va falloir garder deux mètres entre nous, pas être plus de 10 dans la salle commune, mais au moins la vie va reprendre un peu...

— Je suis bien contente pour toi, mamie, mais en quoi ça me concerne ?

— J'ai pensé que tu pourrais donner ton nom pour travailler ici cet été ! J'en ai parlé au directeur, il est intéressé à te rencontrer.

— Mais... grand-maman, moi, c'est les enfants ! J'étudie pour devenir éducatrice en garderie, tu t'souviens pas ? T'sais que j't'adore, toi, mais les personnes âgées, à part toi pis papi Robert... Je connais pas ça !... Pis j'serais bien trop gênée.

— ... Penses-y, ma choupette ! On pourrait se voir à tous les jours de la semaine ! Tu mettrais du soleil dans nos cœurs ! Tu sais, c'est dur ici depuis trois mois. Tout le monde a les batteries à terre.

— T'es fine d'avoir pensé à moi, mamie... J'suis pas sûre que je serais la bonne personne... Mais j'y pense pis j'te rappelle, promis !

Juillet 2020

Tania termine sa deuxième semaine de travail à la résidence. Ça se passe plutôt bien ! Elle avait consulté sa mère et aussi son amie Chloé; c'est elle qui avait fait pencher la balance.

— Écoute Tania, c'est juste pour quelques semaines. Moi aussi j'vas donner mon nom, on va travailler ensemble... comme au camp d'été ! Pis des p'tits vieux pis des p'tites vieilles, c'est comme des enfants : on va en prendre soin ! Pis toi pis moi, on s'fera du fun !

L'entrevue avec monsieur Alain s'était super bien passée. Tania avait parlé de son travail auprès des enfants, de son intérêt pour le travail en CPE. Sans hésiter on lui a offert l'emploi ! Monsieur Alain lui avait dit : « Tu verras ! La bienveillance dont tu parles, ça marche aussi avec les personnes âgées. Tu vas t'en faire des amis ! »

Dès les premiers instants, Tania avait remarqué les sourires qui fleurissaient sur les visages des résidents qu'elle et Chloé croisaient dans les corridors. Une dame l'avait prise par le bras — malgré la règle du 2 mètres : « C'est toi la petite-fille de Gisèle ! Est donc bien chanceuse de t'avoir, ma belle ! ».

Les activités offertes par Tania et Chloé — bingo, pétanque version intérieure, exercices d'assouplissement, atelier de cuisine, affichaient toutes « complet ». Après trois mois de confinement, on se bousculait pour participer. La résidence comptant quelque 140 locataires, c'était pas facile de répondre à la demande !

Mais ce n'était pas tout le monde qui participait. Certaines personnes se tenaient loin des activités de groupe. C'était le cas de monsieur Widerberg. La salle à manger étant encore fermée, Tania aidait la cuisinière, le midi, à livrer les repas aux appartements. Lorsque Tania cognait à sa porte, monsieur Widerberg l'entrouvrait, prenait son plateau en lui disant merci, mais sans même la regarder, et refermait aussitôt derrière lui. Les deux premiers jours, Tania était déstabilisée par cette attitude distante.

Le troisième jour, après avoir frappé à la porte elle se recula de deux pas. Quand monsieur Widerberg ouvrit, il fut surpris de ne pas pouvoir cueillir son plateau. Tania lui dit : « Monsieur Widerberg, on vous voit jamais ! J'aimerais vous connaître... »

Il hésita.

— Tu me sembles une brave fille. Tu sais, moi, je suis un oiseau de nuit... et le jour, quand je suis inspiré, je peins. Reviens après le dîner, je te ferai visiter mon appart, qui est en fait mon atelier ...

Deuxième partie — *Nancy Gauthier*

Tania accepta la généreuse invitation de monsieur Widerberg et revint à son appartement plus tard dans l'après-midi.

— Je ne reçois pas beaucoup de visiteurs. En fait, tu es la première, dit monsieur Widerberg, en guise de mot de bienvenue.

— Vous me faites tout un honneur ! répondit Tania, en visitant la pièce de ses grands yeux. Monsieur Widerberg, vos tableaux, c'est trop *cool* ! Peut-être que vous pourriez faire mon portrait, comme la Joconde ? Je vous paierais, bien sûr.

— Je ne crois pas que ce soit une bonne idée.

— Ah non ? Pour quelle raison ?

— Ça, c'est mon secret.

Tania n'insista pas, par courtoisie pour son hôte. Mais sa curiosité avait été piquée, et elle n'abandonnerait pas la mission qu'elle venait de se donner; elle découvrirait ce secret, peu importe le temps que cela prendrait.

Tania parvint à gagner la confiance de monsieur Widerberg en quelques semaines à peine. Au début, elle ne faisait que lui livrer son repas du midi. Puis elle prenait son repas avec lui. Tous deux développèrent une amitié si sincère que Tania en oublia sa mission. Monsieur Widerberg lui parlait de ses tableaux, et elle l'écoutait avec grand intérêt. Il avait du talent à revendre. En fait, il pourrait vendre ses oeuvres à gros prix, mais il ne souhaitait aucune publicité. Il ne signait même pas ses toiles.

Le secret de monsieur Widerberg fut mis au grand jour lorsque Tania lui demanda, sans arrière-pensée, pourquoi il peignait en catimini.

— Parce que cela pourrait être dangereux, répondit-il.

— Dangereux... Ah bon.

— Tu ne me crois pas, n'est-ce pas Tania ?

— Je n'ai pas dit ça, monsieur Widerberg ! Mais c'est vrai que... ben... dans l'fond, je ne vous crois pas.

— Aussitôt ma signature apposée sur une toile, ce que j'ai peint s'anime pour 24 heures.

— Vraiment... Comme un dessin animé ? Vous peignez plusieurs toiles du même sujet puis on dirait que ça bouge quand on les regarde vite ?

— Non ! Je veux dire que ce que je peins sort de la toile. Je ne peux pas prévoir où va aller ce que j'ai peint, mais je crois bien que si quelqu'un a souhaité ce quelque chose, ou s'il en a besoin, eh bien, c'est là que ça va aller. Par contre, ça reste toujours quelque part dans la résidence. Je me suis amusé dans le passé, mais j'ai arrêté tout ça quand une de mes expériences a tellement surpris madame Poirier que son cœur s'est juste arrêté.

— Et quelle était cette expérience, si je puis me permettre ?

— Non, tu ne peux pas te permettre ! Je t'en ai dit bien assez. Je voudrais être seul maintenant.

Tania, qui voyait maintenant monsieur Widerberg d'un nouvel œil, quitta l'appartement de celui-ci pour se rendre au poste médical. Elle demanda si monsieur Widerberg souffrait d'une quelconque maladie mentale, ou de toute forme de démence, mais on lui rappela la politique sur la confidentialité des patients. Elle eut beau invoquer la nécessité pour elle de connaître l'état de santé de chacun des résidents, pour être en mesure de concevoir des activités en fonction de leurs besoins et limitations, ce fut bien en vain.

Troisième partie — *Andrea L-T*

Un paysage métropolitain défila dans les fenêtres du bus, aspergeant les passagers de reflets tantôt bleus, tantôt orangés. Tassée au fond de la banquette arrière, Tania ressassa les mots de monsieur Widerberg. *Cela pourrait être dangereux... Ce que je peins s'anime... son coeur s'est arrêté...* Était-ce possible ? Ou cet ermite excentrique avait-il tricoté un récit fantastique pour impressionner la jeune stagiaire ou encore l'interpeller à retourner le visiter ? Au dernier arrêt, Tania s'échappa du bus et arracha son masque de la figure pour enfin respirer de l'air frais. Le soir tombé, une fois tous les banlieusards confinés à leurs domiciles aseptisés, on pouvait faire semblant que ce fléau moderne n'était que fantaisie.

Août 2020

— Il t'a dit *quoi* ?

— Ben là, mamie, un instant... j'veux pas me tromper. Il me semble qu'il ait dit que c'était de sa faute qu'elle était morte, madame Poirier.

— Dis-moi ce qu'il t'a dit très exactement.

Tania répéta à sa grand-mère son entretien avec monsieur Widerberg avec autant de détails qu'il lui était possible. Mais cela faisait déjà une semaine qu'elle était grippée, fiévreuse, congestionnée et courbaturée. Il n'était pas déraisonnable de présumer que des détails plus ou moins importants se soient estompés.

— Hmm... Ce que tu racontes, ça change l'éclairage... Mais une chose est certaine, ma choupette. C'est louche ! Ça bouillonne dans mon intuition !

Après de longs au revoir débordant d'espoir et d'amour et un chapelet de bisous sur le micro de cellulaire, Tania raccrocha le téléphone et, grelottante, hissa la couette jusqu'au menton. Le test de dépistage avait pourtant confirmé que ce n'était pas la COVID-19, mais si ce n'était pas ça, c'était assurément la pire grippe de sa vie. Et il y avait des rumeurs qui couraient comme quoi les tests de dépistage pouvaient donner de faux négatifs ou de faux positifs, elle n'y comprenait rien. En quarantaine dans sa chambre, le stage en résidence interrompu, Tania dépendait désormais de l'ordinateur et du cellulaire, uniques fenêtres sur le monde extérieur. Un vrai de vrai confinement.

Elle aurait tellement voulu être là, à la résidence, pour enquêter avec sa mamie ! Parce que mamie Gisèle, ce n'était pas n'importe quelle mamie. Elle était une femme brillante et exceptionnelle, ancienne agente de la Gendarmerie royale de la première vague de recrues féminines. Elle avait grimpé les échelons dans une profession aussi misogyne qu'élite et avait pris sa retraite à son apothéose, auréolée de gloire et de respect bien mérités. Une pionnière et une guerrière, rien de moins. Tania était bien résolue à se remettre de cette grippe pour rejoindre sa mamie et l'aider à démystifier le secret de monsieur Widerberg. Entre-temps, les antipyrétiques faisaient leur effet et la sieste allait bientôt s'imposer.

À la résidence, une Gisèle fébrile faisait les cent pas. Ce drôle de monsieur à la barbe broussailleuse et au crâne dégarni et reluisant que personne ne visitait ni n'appelait, elle s'en était toujours méfié. Il dégageait une de ces énergies que l'instinct animal ne pouvait ignorer. Gisèle regrettait seulement de n'avoir rien dit à sa douce petite-fille. Tania avait hérité de la bonté et de la douceur — pour ne pas dire de la naïveté — de son père, et présumait toujours le meilleur de tous, même les personnages douteux comme ce Widerberg sénéscent.

Gisèle relut les notes qu'elle avait prises pendant son appel avec Tania. S'était-il vraiment confessé après toutes ces années ? Gisèle ouvrit son placard et en retira une boîte fleurie sur laquelle les mots PROJETS DE BRODERIE étaient inscrits en grosses lettres. C'est là où elle gardait ses dossiers. Gisèle nourrissait une passion pour le travail d'enquête si bien que c'en était devenu un passe-temps même à la retraite. Elle gardait des dossiers sur tout le monde, autant les résidents que les employés. Elle fouilla avec expertise dans la boîte de non-broderie, à la recherche d'un dossier bien précis. Celui de Cécile Poirier.

Quatrième partie – *Danielle Lafrance*

« 78 ans et toutes mes dents », annonçait fièrement madame Cécile Poirier à qui voulait l’entendre. Elle se gardait bien de mentionner en plus qu’elle était équipée d’un stimulateur cardiaque.

Ces détails importants au dossier de madame Poirier, mamie Gisèle les avait notés au passage, le dernier dans une conversation de couloir entre l’infirmière de la maison et monsieur Alain à qui elle avait chuchoté « surveiller son *pacemaker* », en désignant la porte du 103. Et qui logeait au 103 ? Cécile Poirier. Juste en face du 102, appartement d’un certain Nathan Widerberg. Disons que ces deux-là étaient très voisins et que mamie Gisèle avait l’ouïe encore très fine.

— Et sais-tu, ma choupette, ce que les enfants de madame Poirier lui ont donné comme cadeau d’anniversaire le jour même où son cœur a lâché ?

Entre deux mini-bourrasques dans un papier-mouchoir, Tania répondit qu’il s’agissait sûrement d’un tableau peint par son voisin d’en face, monsieur Widerberg.

— Tout à fait ! s’exclama mamie Gisèle. C’était la reproduction d’une photo du défunt chat roux de madame Poirier. Il s’appelait Nemrod et n’avait pas son pareil pour courir les grenouilles du jardin aquatique derrière son ancienne maison de campagne.

Tania imagina un chat toutes griffes dehors, à la poursuite d’un batracien trop lourdaud pour lui échapper. Un des véritables tableaux « animés » de monsieur Widerberg.

— Devine un peu ce qu’on a trouvé au mur de la chambre de madame Poirier, ce jour-là... ? lui demanda sa mamie.

— ...

— Le paysage d’un étang, bleu pour l’eau, vert pour le feuillage et rose pour les fleurs ! décrit fièrement la mamie enquêteuse.

— Pas de chat... ni de grenouille ?! fit Tania, la bouche en « oh ! ».

— Le fils aîné de madame Poirier était sûr qu’on avait volé le tableau commandé au voisin d’en face. Il s’en est même plaint à la direction de la maison.

Mamie Gisèle était allée interroger monsieur Alain; on n’avait pas avisé la police de ce prétendu vol d’œuvre d’art. Tout simplement parce que monsieur Widerberg avait déclaré n’avoir illustré qu’un jardin aquatique semblable à celui de madame Poirier. La parole de l’artiste démentait celle de l’acheteur qui n’avait pas vu de ses yeux vu le tableau achevé. Gervais Poirier n’était pas là le jour du dévoilement

du présent à sa mère. Par un curieux hasard, sa sœur Anita n’y était pas non plus. Livraison, dévoilement et accrochage avaient été effectués par l’artiste lui-même.

Cette histoire sentait le grenouillage, de quoi motiver la fouille de chacun des dossiers au peigne fin. De la patience, mamie Gisèle en avait à revendre, sans oublier qu’elle était pourvue d’un sens affûté de l’observation.

Il lui fallut plus d’une semaine pour éplucher un à un ses nombreux dossiers de non-broderie. Tania eut le temps de se remettre sur pied, et de revenir faire ses heures à la résidence. Elle ne retourna pas au numéro 102, car elle se sentait un peu mal à l’aise depuis qu’elle avait indiscrètement partagé son secret avec mamie Gisèle, aussitôt attelée à ses investigations.

Ce jeudi-là, Tania accepta de prendre son repas du midi chez sa grand-mère à qui elle apporta son plateau de la salle à manger. Mamie Gisèle avait fait des découvertes. Justement, il y en avait une liée à la cuisinière de la maison, madame Séléna, une brave femme aux multiples talents.

— Un matin du mois d’avril il y a deux ans, la cuisinière est arrivée en pleurs au bureau de monsieur Alain, prête à démissionner de ses fonctions. Il y avait une espèce de clown pas drôle du tout, costumé, maquillé, sorti de nulle part, qui se promenait de table en table à la salle à manger. Il ne se gênait pas pour arroser les curieux qui osaient respirer de près son gros bouquet de pivoines. Il proposait joyeusement aux convives de les divertir en jonglant avec leurs couverts. Du jamais vu et du totalement intolérable, selon madame Séléna et monsieur Alain.

Conclusion — Yves Rochon

Tania se présente à la porte de monsieur Widerberg, il est à peine 9 heures. « C’est demain matin qu’on tire tout ça au clair ! » avait dit monsieur Alain la veille. Son cœur battant la chamade, Tania frappe à la porte et enchaîne d’une voix calme malgré la nervosité qui la secoue :

— Monsieur Widerberg ? C’est Tania.

— Tania ? Tu livres le déjeuner maintenant ? dit le vieil homme d’un ton enjoué tout en ouvrant la porte. Heureux de te retrouver ! Tu t’es bien remise de cette foutue COVID à ce que je vois.

— Oui tout à fait remise. Je me suis ennuyée de vous, vous savez ! Pas de déjeuner, mais une invitation. Monsieur Alain et ma grand-mère veulent vous rencontrer ce matin. Je leur ai vanté vos talents de peintre et on aimerait organiser une exposition de vos toiles ici à la résidence. Pouvez-vous me suivre au bureau de monsieur Alain ?

Monsieur Widerberg ne semble pas surpris.

— C'est donc ce matin que ça se passe ! Je savais bien que je t'en avais trop dit à propos de ma peinture. J'enfile mon veston et je te suis.

Dans le corridor, monsieur Widerberg se confie à Tania.

— Tu sais pour madame Poirier je peux tout expliquer, c'était pour son bien.

— Ne m'en dites pas trop, je ne suis que la messagère, c'était pas mon idée cette rencontre.

Arrivés au bureau de monsieur Alain, Tania et monsieur Widerberg sont reçus froidement par le directeur et madame Gisèle.

— Monsieur Widerberg, vous êtes un de nos résidents de longue date, discret, fiable, qui payez toujours votre loyer à temps. On n'a rien à vous reprocher... pourtant...

Monsieur Alain est visiblement mal à l'aise, il est hésitant et la sueur commence à perler sur son front. Madame Gisèle prend la relève.

— Votre voisine est morte subitement le jour où vous lui avez donné votre tableau. Vous avez confié votre secret à Tania, c'est très louche...

— Désolée, monsieur Widerberg ! s'écrie Tania.

L'atmosphère est si lourde que Tania se met à pleurer.

— Ne pleure pas, Tania... Ce n'est pas ce que vous croyez. Laissez-moi vous expliquer. Je suis né en en Pologne en 1936. Ma mère était une romanichelle. Je me rappelle d'elle comme étant très belle. Elle chantait tout le temps et elle peignait. Mon père, lui, était juif. Les Allemands ont occupé la Pologne dès 1939 et en 1944, les rafles de juifs et de romanichels se sont intensifiées. Nos parents ont décidé de nous cacher, ma soeur et moi, dans une famille vivant à la campagne. La veille de nous y conduire, ma mère qui voyait en moi un talent pour la peinture, m'a pris à part dans son atelier. Pendant plus d'une heure elle me confia sa technique de peinture et son secret. Elle m'expliqua comment communiquer avec l'âme de ce qui est vivant. Elle me dit : « Tu as beaucoup de talent mon fils, tu tiens ça de moi et de ma mère. Notre peinture peut être magique et tu sais maintenant comment t'y prendre ! Mais rappelle-toi que tu ne dois t'en servir que pour faire le bien ! Et tu ne dois en parler à personne ! C'est un secret entre toi et moi, même papa ne connaît pas mon pouvoir, il n'est pas tzigane, il ne pourrait pas comprendre. » Je m'en rappelle comme si c'était hier. Ce fut le plus bel atelier de peinture de toute ma vie. Je ne devais plus jamais revoir mes parents après qu'ils nous eurent déposés en lieu sûr. J'appris après la guerre que le

lendemain de notre séparation, les nazis firent une rafle dans le quartier et mes parents furent conduits au camp d'extermination de Treblinka.

Monsieur Widerberg fait une pause. À l'évocation de ses souvenirs d'enfance, une larme coule lentement sur sa joue gauche. Madame Gisèle, monsieur Alain et Tania sont bouleversés.

— Pour ma chère voisine, je vous explique. Madame Poirier s'était confiée à moi. Malgré son pacemaker, elle ressentait souvent de vives douleurs à la poitrine. Un jour, elle me dit : « Hé que j'aimerais partir alors que j'ai encore toute ma tête ! Mon cœur, lui, il m'a lâchée. C'est plus une vie... » Elle faisait pitié à voir ! Je lui ai dit : « Qu'est-ce qui vous ferait le plus plaisir ? »

Elle a réfléchi un moment et m'a répondu : « Revoir mon chat Nemrod ! Je l'aimais tant. »

« Eh bien, donnez-moi un jour ou deux et votre chat sera de nouveau avec vous ! Me prêtez-vous la photo de votre chat ? » Je voyais la photo de ce beau chat roux sur sa commode. Comme par hasard — mais il n'y a pas de hasard dans la vie ! — le fils de madame Poirier, qui connaissait mes talents de peintre, me passa la commande pour une toile en vue de l'anniversaire de sa mère.

J'ajoutai au chat une belle grenouille... Je complétais le tableau et un beau matin, je me rendis chez madame Poirier et signai la toile devant elle. Quand je signe une toile, les dessins d'êtres vivants prennent vie temporairement et sortent du cadre. Nemrod sauta d'abord sur les genoux de sa maîtresse. Madame Poirier n'en croyait pas ses yeux ! Puis le chat aperçut la grenouille. Il ne fit ni une ni deux et s'élança à sa poursuite ! La course fut de courte durée; le chat se saisit du batracien et le mangea en quelques bouchées. Madame Poirier, si étonnée, si heureuse, porta la main à son cœur. C'était fini... Celles et ceux qui ont vu sa dépouille ce jour-là l'ont confirmé : elle est morte avec un large sourire !

Monsieur Alain intervient, médusé.

— Incroyable !... Après s'être épongé le front avec un mouchoir, il ajoute : c'est vrai, je le confirme. Quand on a trouvé madame Poirier dans sa chambre à l'heure du lunch, elle avait un si beau sourire, je l'ai vue, c'était si beau...

Plus pragmatique, madame Gisèle prend la parole :

— D'accord ! Le chat mange la grenouille, hop ! elle est disparue, mais qu'en est-il du chat ? Il n'apparaît plus sur le tableau !

— Quand je signe un tableau, les êtres qui prennent vie retournent généralement dans le tableau au bout de vingt-quatre heures, souvent après seulement une heure ou deux. Dans le cas de Nemrod, il a

voulu me suivre quand j'ai quitté l'appartement de madame Poirier. Je l'ai recueilli chez moi ! Il a préféré vivre avec moi, qui lui ai redonné vie, plutôt que de reprendre sa place dans le tableau.

Puis monsieur Widerberg fouille dans la poche de son veston et en sort une lettre dont il entreprend la lecture.

— « C'est moi qui ai demandé à monsieur Widerberg d'alléger mes souffrances. Sa magie, peu importe la forme qu'elle prendra, est la bienvenue. Je le remercie et vous prie de le laisser poursuivre sa route d'homme bienveillant sans lui causer de tracas. » C'est signé Cécile Poirier et daté... trois jours avant sa mort.

Un long silence se fait, rompu par monsieur Alain.

— Eh bien, selon moi cette étrange histoire se termine ici. Merci, monsieur Widerberg, d'avoir partagé vos secrets avec nous.

— Un instant ! s'écrie madame Gisèle. Et le clown, hein ? C'était vous, derrière ce phénomène ? En quoi c'était bienveillant de terroriser notre pauvre cuisinière ?

— C'est vrai que madame Séléna n'avait pas apprécié et j'en suis désolé. Vous étiez en Floride, je crois me souvenir, madame Gisèle, en avril 2019, mais demandez à la plupart des résidents. Ils ont bien aimé le clown ! Avril 2019, c'était la période des terribles inondations, la rivière Gatineau sortant de son lit. Il pleuvait tellement ! Les résidents étaient moroses et inquiets. Alors mon clown est venu les égayer ! Ça riait fort de ses pitreries !

— Je confirme ! s'exclame monsieur Alain, il m'avait fait bien rire ! Inspectrice Gisèle, ce dossier est clos également !

Monsieur Alain se lève et se dirige vers le frigo au bout de son pupitre; il en sort une bouteille de mousseux et prend quatre verres sur un plateau.

— Buvons à votre santé, monsieur Widerberg, à la santé de Nemrod et à la mémoire de madame Poirier et de vos parents ! Que l'amour et la bienveillance prévalent dans nos vies !

F I N